

LE RÉVEIL

En ce matin d'octobre un nuage de rosée s'étendait sur la plaine. Seule au volant de sa voiture, elle traversa plusieurs villages longeant la rivière, puis une campagne laide de nombreux pavillons préfabriqués et de grands panneaux publicitaires. Elle augmenta le son de la musique comme pour voiler la désolation de la nature ravagée.

Devant la boulangerie d'un hameau dépeuplé, elle s'arrêta. Coupa le contact. L'aube se levait. En face d'elle les néons de la boutique clignotèrent à plusieurs reprises comme hésitant à se réveiller puis, ce fut une grande lumière blanche et froide qui prit possession des lieux. Poussée par une envie de dévorer les viennoiseries amoncelées dans la vitrine, elle passa la porte et commanda des croissants au beurre, des pains au chocolat et se ravisa pour les pains au lait. Derrière le comptoir, elle aperçut une machine à café et toute la panoplie pour un service à emporter. Surprise de tant de modernité dans cette bourgade perdue, elle s'empressa de commander un café allongé et s'installa à la seule table de la terrasse. De là, elle observait sa voiture, perdue dans une rêverie, tout en dégustant la boisson chaude qui lui brûlait les doigts à travers le carton. Mais la forte chaleur du gobelet la fit revenir à elle et son regard se posa sur les pneus avant. « Lisses se dit-elle. Je dois absolument les changer avant les premiers grands froids. » Sur ces considérations, elle remonta dans sa voiture, réintroduisit le disque dans le lecteur et démarra.

Après plusieurs kilomètres dans la campagne désertique, elle aperçut sur sa gauche un chemin. L'asphalte à cet endroit avait en partie disparu. Elle bifurqua et se retrouva à présent sur un sentier de terre tortueux qui grimpaït raide une colline. Il n'y avait plus de nuages de rosée à cette heure, seuls les rayons du soleil embrasaient les prairies environnantes. Un panneau indiqua une voie sans issue. Négligeant l'information, elle s'y engagea. Bientôt, de chaque côté du chemin, une immense rangée de peupliers s'élevait vers le ciel à une hauteur extraordinaire comme pour rivaliser avec les étoiles. Au ralenti, elle s'avança dans l'allée sur plusieurs centaines de mètres et découvrit une grange restaurée. Une plate bande d'hortensias fanés bordait la bâtisse et devant l'entrée, dans une gigantesque potiche, un très vieil olivier se tordait dans tous les sens. Elle stoppa la voiture.

La lourde porte d'entrée s'ouvrait sur une seule vaste pièce. A plusieurs reprises elle frappa à la porte, appela. Personne ne répondit, pourtant elle se décida à franchir le seuil.

Les murs en pierre apparentes ainsi que les poutres de la charpente étaient peints en blanc. Sur des cimaises s'accrochaient plusieurs tableaux aux formats immenses et on avait l'impression que les animaux de la campagne alentour étaient venus se jeter sur les toiles. Des vaches, des moutons, des poules affichaient en très gros plan leurs caractéristiques avec un tel réalisme qu'ils semblaient vivants. Au centre de la pièce, un feu ouvert se consumait dans un poêle rond suspendu. Devant celui-ci, un lit semblait faire office de sofa. En suivant du regard le conduit métallique du poêle, elle aperçut le ciel bleu à travers la verrière du toit. Le son de la cloche d'une église retentit, ce qui la fit sursauter. Se rapprochant des peintures, elle en déduisit qu'il s'agissait d'un travail à l'huile mais ne distingua aucune signature. Elle fit le tour du lit, découvrit de nombreux ouvrages empilés les uns sur les autres, tout un matériel de peintre et un vieux chevalet. Sur une des piles, un petit carnet de maroquin rouge était posé. Elle le prit et le feuilleta. L'écriture penchée et nerveuse l'intrigua mais elle se retint d'en faire la lecture. S'apprêtant à sortir, elle entendit derrière elle une porte claquer violemment et tout en se retournant, aperçut une porte dérobée. Elle frappa, s'avança et tourna la poignée. Un escalier à vis la conduisit dans une cave faiblement éclairée.

A ce moment là, elle se souvint de la cave chez ses parents. Dès qu'on ouvrait la grosse porte en bois, on tombait sur la terre battue. Et c'était comme si elle basculait dedans. Comme si elle voulait l'avaloir, cette glaise ocre, sèche. Elle gardait en elle ce souvenir car elle ne comprenait pas pourquoi cet endroit, la cave, n'avait pas été recouvert de ciment par exemple. C'était comme si on avait mal commencé la construction ou comme si on avait oublié de la terminer. Sous ses pieds elle sentait les différences de niveau de la surface. Le sol terreux n'était pas seul. Partout des objets traînaient : de vieux carreaux, des cageots éventrés, des lanternes rouillées, des supports d'étagères en fer forgé dépareillés, de vieux outils tordus. Tout un amoncellement de vieilleries qui lui faisait penser à un cimetière de déchets inutiles. L'odeur de poussière insupportable lui évoquait une vieille femme triste et solitaire. Immanquablement elle suffoquait. Une ampoule jaune pendue à un fil éclairait misérablement le lieu. Elle détestait descendre à la cave lorsque, l'hiver, elle recevait l'ordre d'y étendre le linge. C'était comme si elle vieillissait prématurément.

Là il n'y avait rien que la nudité de la terre, le profond silence des pierres et un homme étendu. Couché sur un lit de camp, elle eut l'impression d'apercevoir comme un naufragé sur un radeau. L'homme était nu. Son grand corps, ambré et solide, se soulevait tranquillement comme celui d'un animal sauvage. Ses cheveux s'emmêlaient dans une barbe soignée. Curieusement elle n'avait pas peur. Non, au contraire, elle se sentait rassurée par cette présence inattendue. Longtemps dans la pénombre, elle observa la courbe de ses fesses, ses

longs bras massifs tombant sur le sol, sa respiration calme et vulnérable. Puis, dans un mouvement lent, l'homme se retourna et appuya sa tête entre ses mains tout en la regardant.

- Ne soyez pas étonnée de me trouver ici car j'ai fait le tour de la maison et c'est le seul endroit où je peux dormir, dit-il.

Puis, l'homme se leva, s'approcha tout près de son visage. Toutes ses sensations de petite fille reflurent d'un seul coup à sa conscience avec l'angoisse d'une vieille agonisante. Elle tressaillit alors qu'un grand froid l'envahissait. Il dut le sentir car, à ce moment là, ses bras l'enveloppèrent. Sur son torse elle posa son front, respira son odeur d'eau salée alors que sa main s'aventurait le long de sa colonne vertébrale, atteignait le bombé des fesses et ses cuisses solides. Lui ne bougeait pas, seule sa respiration s'accélérait à peine. Elle ne sut combien de temps ils restèrent, là, debout, enracinés sur la terre battue.

Lorsqu'il lui proposa un café, elle regagna l'étage, se dirigea vers sa voiture et récupéra les croissants encore tièdes.

Elle mourait de faim, épuisée par un long sommeil dont il lui sembla enfin sortir.